Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

50/2-3 | 2009

**L'Europe orientale, 1650-1730. Crises, conflits et
renouveau**

Zhivago's Children Vladislav ZUBOK

, Cambridge, MA — Londres : The Belknap Press of Harvard University
Press, 2009, 453 p.

Anna Zaytseva

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/9775>

DOI : 10.4000/monderusse.9775

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2009

ISBN : 978-2-7132-2260-3

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Anna Zaytseva, « Zhivago's Children Vladislav ZUBOK », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 50/2-3 | 2009, mis en ligne le 14 janvier 2013, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9775> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9775>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Zhivago's ChildrenVladislav ZUBOK

, Cambridge, MA — Londres : The Belknap Press of Harvard University Press, 2009, 453 p.

Anna Zaytseva

Vladislav ZUBOK, *Zhivago's Children, The Last Russian Intelligentsia*, Cambridge, MA — Londres : The Belknap Press of Harvard University Press, 2009, 453 p.

- 1 Historien spécialiste de la politique extérieure soviétique et de la guerre froide, Vladislav Zubok s'écarte de son champ de recherche habituel avec ce nouveau livre. Il y élabore une grande saga, passionnée et minutieuse, de l'intelligentsia russe de la fin de la guerre jusqu'à la chute de l'URSS. L'auteur restitue l'histoire de la génération à laquelle appartenaient ses parents à travers toutes sortes d'ego-documents (mémoires, notes, journaux intimes, correspondances, autobiographies), mais en s'appuyant aussi sur des essais, conversations, sur le dépouillement de grandes revues littéraires, sans oublier des archives et sources secondaires, le plus souvent américaines.
- 2 La métaphore des « enfants de Aïvago » est une construction propre à Zubok, une agrégation originale de plusieurs classes d'âge, qu'il appelle « génération élargie ». Les plus anciens sont nés dans les années 1920 et ont combattu durant la Seconde Guerre mondiale, avant d'entrer à l'université. Ils y ont côtoyé leurs cadets, nés dans les années 1930-1940. Ce qui unit cette « communauté imaginaire » est une prédilection pour la « haute culture » et une quête d'émancipation intellectuelle. Selon Zubok, ces traits apparentent ces purs produits de l'ascension sociale que sont les nouvelles élites soviétiques à l'ancienne intelligentsia encore en vie, personnifiée par l'écrivain Boris Pasternak et son protagoniste, le docteur Aïvago. Cette génération est la première à avoir accédé massivement à une formation supérieure. Son adhésion à l'héritage culturel, déjà central pour l'intelligentsia prérévolutionnaire, serait un résultat « inattendu » de la politique culturelle bolchevique, qui promouvait l'éducation par le biais des grandes œuvres du passé. Ceci aurait constitué un terreau favorisant la restauration d'une continuité rompue et la renaissance d'un individualisme humaniste.

- 3 Le vaste panorama, qui embrasse plus d'une quarantaine d'années (1945-1991), permet de restituer le va-et-vient entre loyauté et aliénation dans les rapports de l'intelligentsia au pouvoir, ainsi que la quête d'émancipation spirituelle et d'engagement social de cette dernière. La périodisation est originale et dépasse les grandes lignes de fracture habituellement fixées par les historiens de l'URSS, les fluctuations n'étant pas synchroniques dans tous les domaines. Ce qui permet d'en prendre la mesure est la remarquable diversité des profils sociaux et professionnels considérés. On rencontre littérateurs, metteurs en scène, cinéastes, auteurs de *samizdat* et de *tamizdat*, bardes, dissidents... Mais on découvre aussi des profils moins connus : scientifiques, journalistes, historiens et philosophes marxistes hétérodoxes, sociologues, économistes..., et même des « bureaucrates éclairés ». Intégrant dans son analyse ces hauts fonctionnaires du parti, amateurs de haute culture et patrons de l'intelligentsia, qui conjuguent patriotisme et ouverture intellectuelle, Zubok dépasse une définition partisane de l'intelligentsia russe comme extérieure au pouvoir (p. 2). Enfin, si l'intelligentsia cosmopolite de gauche, qui compte un grand nombre de juifs assimilés et habite essentiellement Moscou et Leningrad, constitue la majorité des enfants de Aïvago, Zubok traite aussi du pôle opposé qui se forme dès les années 1960 — bloc nationaliste, chauviniste, antisémite.
- 4 Ainsi, dans la même démonstration sont réunis des profils sociaux et idéologiques divers, ainsi que quatre périodes souvent traitées séparément : après-guerre, dégel, époque de stagnation, perestroïka. Si les études sur le dégel se sont multipliées ces derniers temps, l'ère de stagnation représente toujours une grande lacune — que l'ouvrage contribue à combler. La transversalité de ce dernier permet de saisir *in fine* des ruptures et des continuités au fil des périodes. On s'aperçoit dès lors de résurgences de mêmes tendances, communes aux profils et aux camps idéologiques différents : recherche de continuité, références au passé (préstalinien puis prérévolutionnaire) pour renouveler le présent, conformisme et dépendance à l'égard du pouvoir, oscillations entre engagement public et fuite dans un intellectualisme pur... Mais il se dégage aussi de l'ensemble une dynamique plus globale : une lente et douloureuse aliénation de l'intelligentsia par rapport au projet communiste, son « exode de l'utopie ». Exode qui mettra fin à son rôle exceptionnel au lendemain de la chute de l'URSS.
- 5 Cependant, rien n'était joué d'avance. Et même si l'auteur glisse ça et là des anticipations de la fin donnant une touche dramatique à sa narration, il évite un écueil téléologique de la transitologie⁴⁸, consistant à chercher les signes d'une sape du régime dans des activités « privées » d'un « sujet libéral persistant »⁴⁹ plus ou moins cynique. Le questionnement implicite de Zubok se situe à l'exact opposé : comment expliquer la durabilité du régime soviétique ? L'auteur fait ressortir la persistance extraordinaire de l'optimisme réformiste des enfants de Aïvago. En dépit des désillusions et des regrets, cet optimisme constituerait le trait générique d'une intelligentsia qui a longtemps espéré mettre en œuvre un « socialisme à visage humain ». Pour finir, le virage des intellectuels de gauche vers le libéralisme fut tardif — vers la fin de la perestroïka —, et sans que ceux-ci y aient été préparés par une connaissance réelle de l'économie de marché. L'auteur démontre ainsi la « centralité remarquable, et sous-estimée, des dimensions culturelles et idéalistes de l'histoire de l'URSS » (p. 361).
- 6 L'ouvrage commence, de manière originale, par l'immédiat après-guerre, et non par le XX^e Congrès du PCUS. Les idéaux internationalistes des premiers enfants de Aïvago sont mis à mal par le repli chauviniste de la campagne contre le cosmopolitisme. Cependant,

Zubok nie résolument les côtés noirs de la période : pour cette classe d'âge, la peur aurait été marginale, sur fond de confiance en l'avenir et du sentiment d'appartenir à l'avant-garde de la reconstruction et de l'élite du pays victorieux. L'auteur démontre de manière originale qu'au-delà des répressions, les espaces de débats et de lectures continuaient à exister dans l'ambiance festive des réunions d'amis (*kompanii*) organisées dans des appartements privés. Ces îlots de relations non contrôlées préfiguraient déjà le rayonnement futur de cette sociabilité, cruciale pour la formation d'une intelligentsia autonome.

- 7 La déstalinisation commence en 1953, avec le débat sur la « sincérité dans la littérature » à *Novyj mir*, qui porte atteinte au réalisme socialiste. Grands shows des jeunes poètes au style spontané et individuel (Ahmadulina, Voznesenskij, Evtušenko), lectures publiques de poésie autour de la statue de Majakovskij, discussions autour des œuvres interdites d'Ahmatova, Zoščenko, Pasternak... Tout porte à croire que la littérature fut le fer de lance de la renaissance spirituelle du dégel. Le discours secret de Hruščev ouvre la voie à une radicalisation massive. Pouvoir prendre en compte les erreurs du régime met fin à l'irréversibilité, à la vision téléologique de l'histoire. Dès lors, la quête de sens orientée vers le passé vient parer au désarroi spirituel du présent. Grâce au retour en force du culte de Lenin et de l'avant-garde révolutionnaire, l'idéal communiste n'est pas ébranlé et sort même rajeuni de la tempête de la déstalinisation (p. 71). Ce renouveau de l'idéalisme va de l'underground marxiste hétérodoxe jusqu'aux milieux établis du parti, promoteurs de l'internationalisme (cf. la revue *Problèmes de la paix et du socialisme*, éditée à Prague). Échappant ainsi à l'aliénation, un certain nombre de jeunes gens (dont l'étudiant Mihail Gorbačev et son amie Rajsa ainsi que la future militante des droits de l'homme Ljudmila Alekseeva) envisagent d'entrer au parti, pour œuvrer à l'amélioration du régime.
- 8 La diplomatie khrouchtchévienne permet à un nombre croissant d'artistes, d'écrivains et de scientifiques d'effectuer des voyages en Occident, dont la force d'attraction est alors sans précédent. Néanmoins, cette dernière tient plutôt à l'image d'un paradis consumériste qu'à des valeurs libérales — que l'on ignore —, et est rééquilibrée par l'enthousiasme suscité par Cuba, la Chine et les pays-frères de l'Est, où vont travailler de nombreux spécialistes soviétiques. L'influence des penseurs socialistes est-européens est très marquée. L'auteur met en lumière le fort impact de cet autre « étranger » découvert par le dégel, moins souvent mentionné.
- 9 Les ambivalences de la politique de Hruščev doivent beaucoup à la tension entre « la compétition paisible de deux systèmes » et l'exacerbation de la guerre froide. La première permet des échanges inédits, qui dopent la libéralisation des arts domestiques. Ainsi, l'exposition Picasso au musée Puškin de Moscou permet aux peintres abstraits, jusqu'alors marginalisés par la vieille garde du réalisme socialiste, de percer. Or, en 1962, ces artistes font les frais de la crise des Caraïbes, pris en otage par l'escalade politique des deux côtés du rideau de fer. Si des journalistes étrangers traduisent la montée de l'art abstrait comme une arme libératrice mettant en cause le régime soviétique, Hruščev y voit d'autant plus une attaque contre ses positions. Suite au scandale de l'exposition du Manège, de nombreux peintres sont ostracisés. Zubok retrace finement les répercussions des relations extérieures sur les tensions intérieures. Selon lui, ces retentissements anéantirent l'opportunité pour le Premier secrétaire de faire cause commune avec les adeptes des tendances culturelles « contemporaines », alors que ces derniers se considéraient au départ comme partisans de Hruščev dans sa lutte contre les

- conservateurs. Enfin, la personnalité du Premier secrétaire, incompétent et impulsif dans les questions esthétiques, ne contribua pas non plus à une politique culturelle cohérente.
- 10 Néanmoins, la guerre froide n'avait pas que des effets négatifs. Ainsi la nécessité de contrer la propagande occidentale sur les ondes radio, dont le brouillage se révéla inefficace, impliquait le besoin d'une presse de qualité. C'est ainsi qu'émergea le « journalisme honnête » : innovateur, réflexif, il s'adressait au public éduqué (*obščestvennost'*) et non plus aux autorités. Tel fut notamment le cas du journal *Izvestija*, et de son rédacteur en chef Aleksej Adžubej, gendre de Hruščev. Ce nouveau journalisme fut le terreau de la renaissance de la sociologie et des sondages d'opinion, entièrement interdits sous Staline.
 - 11 La période brejnévienne (après 1964) ne représente pas, dans la démonstration de l'auteur, une rupture aussi nette qu'on le croit souvent. Ainsi, la réhabilitation partielle de Staline et le licenciement de quelques acteurs clés de la déstalinisation n'empêchent pas la fin des persécutions de l'art abstrait. Le culte de la science et du progrès, sous l'« effet spoutnik » et avec le vol cosmique de Gagarin, devient un élément central du projet communiste. Allié aux impératifs de la compétition technologique entre les deux blocs, il porte à son sommet l'autorité publique des physiciens, mathématiciens, cybernéticiens, généticiens... Cette autorité en vient à contester celle des anciens « ingénieurs des âmes », les écrivains, dont les nombreux compromis avec le pouvoir contrastent avec l'objectivité présumée des scientifiques nourrissant un espoir technocratique d'un socialisme amélioré. On assiste à la floraison de viviers intellectuels autonomes et d'académies informelles de scientifiques (dont le généticien Nikolaj Timofeev-Ressovskij et le physicien Lev Landau), promus dès lors nouveaux maîtres à penser. Une partie de l'élite intellectuelle est cooptée dans la préparation des réformes économiques de Kosygin (1966-1967), avortées par la suite.
 - 12 Au fur et à mesure que le front commun de lutte contre le stalinisme se désagrège, une division interne se creuse entre philosémites cosmopolites et antisémites nationalistes. Pour ces derniers, qui constituent un bastion au sein de l'Union des écrivains, le renouveau spirituel puise dans les références à la philosophie religieuse russe du XIX^e siècle et dans la nostalgie d'un univers paysan disparu. De l'extermination de cet univers, les antisémites rendent responsables les bolcheviks, considérés comme des forces judéo-maçonniques. Les philosémites, eux, ont une représentation contrastée de la tragédie historique — sur la base d'un holocauste commun au stalinisme et au fascisme —, alors même que le régime nie l'existence de la « question juive ». Ils craignent les pogroms de la part des masses russes ignorantes. Pour Zubok, cette opposition sur le passé est regrettable. L'intelligentsia en sort divisée, civiquement impotente, inapte à réfléchir à l'avenir et à des formes communes et tolérables de l'idée nationale (p. 258, 310).
 - 13 Une autre idée forte consiste à montrer que la nostalgie du passé prérévolutionnaire concerne les deux camps. Sur fond du déclin des espoirs de réformes, on cherche à combler le vide spirituel dans l'obsession des racines, d'une identité nationale et religieuse. Ainsi, les « cosmopolites » éprouvent, eux aussi, un fort engouement pour la religion orthodoxe et les icônes. Les défenseurs des droits de l'homme sont également touchés par ce retour. Ils se rebaptisent « intelligentsia russe » et cultivent les « valeurs humanistes universelles » du XIX^e siècle.
 - 14 La répression du Printemps de Prague en 1968 anéantit l'espoir d'un « socialisme à visage humain ». Elle marque aussi la fin de la considération des autorités pour l'intelligentsia, alors que la formation supérieure et les dépenses de l'État affectées aux sciences sont en

expansion continue. La dissidence s'isole et se radicalise, choisissant pour unique référent la presse occidentale. De nombreux dissidents quittent l'URSS au titre de « l'émigration juive », qui se révèle largement encouragée par un KGB souhaitant se débarrasser des fauteurs de troubles. Émerge alors une génération fort différente, « sans rebelles ni cause » (p. 315). Celle-ci perçoit le *statu quo* comme inamovible et vague à diverses occupations — non politiques. Le chapitre sur ces descendants sceptiques des enfants de Aïvago — qui intéressent visiblement moins l'auteur — est, à notre sens, l'élément le moins fort de l'ouvrage. Ainsi, les phénomènes culturels occidentaux, qui séduisent une partie de ces jeunes, sont hâtivement associés à du consumérisme, en ignorant les appropriations spirituelles qui peuvent en être faites⁵⁰. Zubok utilise des sondages d'opinion de la *Komsomol'skaja Pravda*, sans précaution quant au caractère biaisé de ces sources. Il en arrive à une conclusion trop rapide sur le cynisme, l'individualisme et la fuite vers la sphère privée. De même, les témoignages passionnants sur les académies informelles, réseaux *samizdat* et cercles d'amis soudés par de fortes affinités ne débouchent pas sur un essai de redéfinition conceptuelle : l'auteur se contente d'évoquer un terme improbable de « culture publique informelle » (p. 188), ou de parler de « substituts d'une société civile inexistante » (p. 50). Ces formes irréductibles du vivre ensemble, ces modalités particulières de mise en commun sont donc « écrasées » sous des termes empruntés à la grammaire libérale (public/privé, société civile).

- 15 Les meilleurs passages sur la « stagnation » concernent la prolifération remarquable de la culture des *anekdoty*. Loin d'être fasciné par la force subversive de l'humour, Zubok considère que ces blagues, devenant une forme de communication passe-partout, sont la chair de l'existence soviétique conformiste, un substitut à la réflexion et une façon d'échapper à la prise de responsabilités vis-à-vis de la situation présente (p. 319).
- 16 Les années de fuite, de divisions identitaires, de querelles sur le passé laissèrent des traces indélébiles sur le potentiel de réflexion et d'action, et l'auteur n'est point complaisant avec ses protagonistes qui lui sont pourtant très sympathiques. Pendant une phase assez courte de la perestroïka, dont l'artisan misait sur l'avant-garde intellectuelle des années 1960 (*šestidesjatkiki*) pour appuyer ses réformes, une place fut donnée à un retour triomphal de l'intelligentsia sur la scène publique. Mais cette cause commune entre Gorbačev et l'intelligentsia ne dura pas longtemps. D'abord, les nationalistes s'y opposèrent, soutenus par la fraction conservatrice du parti. L'intelligentsia de gauche, quant à elle, se montrait fort critique envers les hésitations de Gorbačev et prônait une démocratisation rapide et radicale, une délégitimation immédiate du PCUS, en poussant au paroxysme sa rage dénonciatrice et suscitant ainsi une démoralisation massive. De fait, les enfants de Aïvago « ont largement contribué à l'autodestruction de l'URSS », sachant par là même la branche sur laquelle ils étaient assis... Privée de nombreux avantages de l'État-providence et de ses privilèges, qu'elle considérait comme allant de soi, l'intelligentsia vit également se transformer son terrain de prédilection, celui de la haute culture, en un phénomène élitiste sans emprise sur les problèmes de la société, en marge du marché des commodités culturelles. Sur un terrain nouveau, celui de l'économie libérale, elle fut devancée par les experts internationaux, bien plus compétents en la matière. Certains intellectuels et artistes se retrouvèrent dans les rangs des serviteurs du nouveau régime et de ses oligarques que la majorité des Russes haïssaient.
- 17 L'auteur en vient à signer la mort de l'intelligentsia russe. Ce postulat est tout sauf original⁵¹. Il produit une rupture historiographique et cognitive insurmontable. Si Zubok

ne tente pas de la dépasser, c'est qu'une étude sur la fracture de l'intelligentsia avec le régime soviétique et sur ses transformations plus récentes (par exemple retour et mutations de l'idéologie communiste sous El'cin, montée et limites de l'opposition libérale sous Putin, etc.) dépasseraient le cadre logique de cet ouvrage, ce que l'on peut regretter, même si celui-ci y gagne en cohésion.

- 18 L'étude de la continuité entre les enfants de *Àivago* et l'ancienne intelligentsia russe est au cœur du livre, mais elle en constitue cependant l'un des points faibles. S'y mêlent des témoignages éparpillés concernant l'influence des survivants de l'ancienne élite sur quelques membres de la jeune génération, le ralliement symbolique à « l'intelligentsia russe » dès les années 1960, les liens que l'auteur tente d'établir entre les deux phénomènes, et enfin sa propre adhésion aux valeurs de l'intelligentsia qui le conduit parfois à perdre tout recul. Néanmoins cette continuité se révèle plutôt positive. Or, par ailleurs, Zubok démontre bien les différences qui séparent ces « enfants » de la génération de *Àivago* : importance démographique sans commune mesure avec la précédente, origines sociales variées, y compris très modestes, optimisme et adhésion au régime dus à leur position d'élite ascendante... À tel point que l'on s'interroge même sur la pertinence du titre de l'ouvrage.
- 19 Une autre ambivalence se retrouve dans la définition très succincte de « l'intelligentsia russe » (p. 1-2), mais ceci n'est guère gênant. Si l'auteur se contente de se référer à la masse d'ouvrages sur la question, sans les départager ni donner sa propre définition, c'est que celle-ci n'est point nécessaire pour sa démarche. Le mythe de « l'intelligentsia russe » apparaît d'autant plus efficace qu'il est sujet à de multiples réappropriations, et ce sont ces dernières qu'il importe de décrypter, non de produire une définition définitive.
- 20 Les démonstrations de l'auteur sont étayées par de nombreux récits biographiques (tels ceux des « bureaucrates éclairés » Vladimir Lebedev et Anatolij Černjaev, ou du médiéviste Dmitrij Lihačev, ou encore des poètes communistes David Samojlov et Boris Sluckij...), ainsi que par des descriptions passionnantes d'événements marquants (Festival de la jeunesse et des étudiants en 1957, débats lors du Congrès de l'Union des écrivains en 1956...). Ces récits émaillent la narration et témoignent des grandes qualités littéraires de l'ouvrage. L'auteur reconstitue minutieusement certains parcours emblématiques, sans rien sacrifier à leur complexité, pour repérer des cohérences dans des biographies qui ne sont contradictoires qu'en apparence (par exemple conformisme et quête d'émancipation, autonomie et service de l'État, patriotisme et ouverture). Ces cohérences biographiques rejoignent bien le programme global de l'ouvrage : analyser les soubassements de la durabilité et de la consistance idéologique du système soviétique, mais aussi ceux de sa désagrégation, à travers la culture et l'histoire des intellectuels. Le livre de Vladislav Zubok constitue, à n'en point douter, une lecture incontournable pour tout chercheur en sciences sociales, mais aussi pour un public plus large s'intéressant à ces questions cruciales, et encore peu étudiées, sur l'URSS.

NOTES

48. – Stephen Cohen, « Was the Soviet System Reformable? », *Slavic Review*, 63 (3), 2004, p. 459-488.

49. Anna Krylova, « The Tenacious Liberal Subject in Soviet Studies », *Kritika*, 1, 2000, p. 119-146.

50. Aleksei Yurchak parle à ce sujet de fuite vers des « mondes déterritorialisés » des cultures d'ailleurs, entre autres vers « l'Occident imaginaire », expression que reprend par ailleurs Zubok (A. Yurchak, *Everything was forever, until it was no more: The Last Soviet Generation*, Princeton-Oxford : Princeton University press, 2006, p. 159-164).

51. P. ex. : Véronique Jobert, *La fin de l'URSS et la crise d'identité russe*, P.: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993, p. 31 ; Boris Dubin et Lev Gudkov, « Ideologija besstruktturnosti: intelligencija i konec sovetskoj épohi », *Znamja*, n° 11, 1994, p. 166-179.